

Problèmes de définition : le récit canadien d'Anna Jameson

Anne-Florence Quaireau, Université Paris-Sorbonne VALE EA 4085

Mots clés : Anna Jameson, Canada, récit de voyage, récit d'émigrante, vagabondage, définition.

Keywords: Anna Jameson, Canada, travel writing, settler narrative, rambles, definition.

En décembre 1836, l'auteure irlandaise Anna Jameson traversait l'Atlantique pour rejoindre son mari installé au Canada ; un an plus tard, elle repartait en Grande-Bretagne, après avoir obtenu un accord de séparation. Cette expérience lui fournit matière pour un récit, publié en 1838 à Londres, intitulé *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, qui apparaît dans plusieurs anthologies de récits de voyages et qui est fréquemment considéré comme tel. Cependant cette appellation du récit de Jameson est problématique. En effet, certains critiques placent volontiers le récit de Jameson aux côtés de récits d'émigrantes, telles Catharine Parr Traill, auteure de *The Backwoods of Canada* (1836), et Susanna Moodie, auteure de *Roughing It in the Bush* (1852). Cela s'explique notamment par la structure du récit, divisé en deux parties que leurs titres, « Winter Studies » et « Summer Rambles », opposent : à l'activité intellectuelle de la première (« studies ») répond l'activité physique de la seconde (« rambles »). Les conditions météorologiques de l'hiver ne permirent guère en effet à Jameson de s'aventurer dehors, et cette première partie dresse le portrait d'une intellectuelle installée à Toronto. À l'inverse, la seconde dépeint les pérégrinations d'une aventurière en terre non civilisée. Ainsi, dans leur approche du récit, les critiques ont eu tendance à donner une place prédominante à l'une ou l'autre partie, identifiant alors celui-ci soit à un récit d'émigrante soit à un récit de voyage. Ce travail se propose d'éprouver ces approches et de tenter de définir le récit de Jameson, lu dans son intégralité, sans méconnaître l'une ou l'autre partie.

Ces quelques remarques préliminaires visent à mettre en lumière le lien très fort qui unit la définition du récit à celle de son personnage principal. En effet, comme le *Bildungsroman* (avec lequel il partage de nombreuses caractéristiques), le récit de voyage s'organise autour de l'évolution physique et psychologique de son protagoniste (Viviès 199, 163-164). Ainsi, même si l'ethos de Jameson n'est pas le sujet principal de cet article et que nous ne l'analysons pas explicitement dans ces pages, il est nécessaire de rappeler en préambule que notre discussion du genre littéraire est liée à celle de l'identité du personnage principal qui est façonnée. En outre, ce parallèle littéraire illustre le fait que notre approche est, elle aussi, littéraire et qu'elle s'attache à l'étude du récit plutôt qu'à celle des faits. Notre méthodologie s'inspire ainsi des travaux de Jean Viviès dans lesquels il a démontré que

le voyage est construit par le discours littéraire qui le prend pour objet. Il en décide en effet le point de départ, le point d'arrivée, les tournants et les péripéties pertinentes. Il érige le *noté* en *notable*. Il met en intrigue une expérience qui puise certes dans la masse indifférenciée du réel mais qui subit une transmutation pour passer de la série informe de notations à la constitution du voyage littéraire. Le récit de voyage est un discours construit qui travaille les données de l'expérience, constitue des unités, des collections de faits, les soumet à une syntaxe. C'est la visée rétrospective qui ordonne le parcours. (165)

Si les faits ne constituent pas notre objet d'étude, ils représentent un point de départ nécessaire pour apprécier la façon dont le récit les élabore. Pour ce faire, il sera utile de comparer le récit aux illustrations réalisées pendant le séjour, ainsi qu'à la correspondance entretenue par Jameson avec ses proches en Europe.

Après un faux départ dû au mauvais temps, Anna Jameson quitta Portsmouth le 8 octobre 1836 et, après un mois de traversée, atteignit New York où personne ne l'attendait, contrairement à ce que son mari lui avait laissé espérer. Son voyage de New York à Toronto est narré en détail dans une lettre à sa famille, ainsi qu'au début de *Winter Studies and Summer Rambles* au moyen d'une analepse. Il dura huit jours et fut très pénible en raison des conditions climatiques qui la forcèrent à poursuivre en voiture le voyage commencé en bateau à vapeur. Enfin arrivée à Toronto, petite bourgade de moins de trente mille habitants à l'époque, et désormais seule et isolée, Anna Jameson se réfugia dans la littérature allemande. Elle demeura la majeure partie de l'hiver à

Toronto, à l'exception d'une excursion à Niagara à la fin du mois de janvier et d'un court séjour à Erindale au mois de mai. L'auteure projeta très tôt de partir à la découverte de la région des lacs et de ses autochtones, et mit ce plan à exécution le printemps venu. Ses pérégrinations commencèrent par Niagara où elle resta plusieurs jours pour se remettre d'une maladie, puis les villes se succédèrent : Hamilton, Brandtford, Woodstock, London, St Thomas, Port Talbot, Chatham et Détroit comptent parmi les lieux les plus importants de la première partie de ses pérégrinations. À Détroit, elle embarqua à bord d'un bateau à vapeur pour Mackinaw (aussi appelé Mackinac), puis, après y avoir passé plusieurs jours, elle partit pour Sault Ste Marie en « bateau »¹, avant de se rendre, début août, également en « bateau », à l'île de Manitoulin, où elle assista à l'assemblée annuelle durant laquelle les Indiens recevaient les cadeaux du gouvernement britannique. Elle rentra à Toronto en canoë avec Samuel Jarvis, surintendant en chef des Affaires Indiennes du Haut-Canada, en passant par Penetanguishene puis, après portage, par le lac Simcoe, et enfin par route jusqu'à Toronto, qu'elle retrouva deux mois après son départ. Un mois plus tard, Jameson quitta définitivement Toronto, après avoir obtenu un accord de séparation de la part de son mari. Elle ne regagna cependant l'Angleterre qu'au début de l'année 1838. Entretemps, elle se rendit au Bas-Canada, comme l'indiquent ses dessins, et elle séjourna aux États-Unis chez divers amis, comme l'atteste sa correspondance. Elle demeura en effet sur le continent américain dans l'attente des documents officiels qui lui permettraient de vivre séparée de son mari sans craindre l'opprobre.

La première partie du récit, « Winter Studies », se déroule presque exclusivement à Toronto et ne présente pas de voyage à proprement parler, absence dont l'effet est accentué par la non-inclusion dans le récit du voyage transatlantique. Elle ne semble donc pas vraiment répondre aux critères caractérisant le récit de voyage. Ceux-ci ne sont pas nombreux mais incluent tout de même la notion de voyage et, pour certains critiques, le récit d'un départ, d'un transit, et d'un retour (Fortunati, Monticelli, Ascari 2001, 5). Or l'œuvre s'ouvre à Toronto sur la remarque suivante : « Toronto, – such is now the sonorous name of this our sublime capital » (7). Jusqu'en 1834, la capitale était

¹ Il s'agit d'un bateau à fond plat utilisé principalement en Amérique du Nord pour la traite des fourrures. Le mot français était utilisé par les anglophones pour désigner ce mode de transport, qui était manié par des *voyageurs* en guise de rameurs.

en effet dénommée York. Même si la formulation « this our » n'était pas exceptionnelle à l'époque, le conflit identitaire de la narratrice transparait dans la collision du démonstratif et du possessif dans la détermination grammaticale du nom « capital ». Il se poursuit puisque Jameson précise ensuite : « At present its appearance to me, a stranger, is most strangely mean and melancholy » (7). Le polyptote (« stranger », « strangely ») met l'accent sur l'identité de Jameson comme étrangère et fait ainsi allusion à son statut de voyageuse sans le nommer. Cela est appuyé par l'allitération en /m/ (« me », « most », « mean », « melancholy ») qui met en exergue les termes négatifs du propos et accentue la mise à distance de la ville. Cette première partie donne à lire le quotidien d'une femme ayant rejoint son mari, lequel occupe des fonctions politiques au sein de la colonie. Son statut d'étrangère ne correspond pas nécessairement à celui d'une voyageuse et pourrait donc être compris comme celui d'une personne nouvellement arrivée, sans exclure que son récit soit celui d'une émigrante.

De plus, cette partie se distingue par la stase, exception faite de la courte excursion à Niagara, et repose principalement sur l'étude de textes littéraires européens, en particulier allemands. Peut-être est-ce en raison de cette immobilité que Marian Fowler considère Jameson comme une émigrante au même titre qu'Elizabeth Simcoe, Catharine Parr Traill, Susanna Moodie et Lady Dufferin : « All five gentlewomen came to Canada from upper-middle-class British backgrounds, all dutiful wives accompanying their husbands » (Fowler 1982, 7). Même si cette affirmation n'est pas fautive en soi, elle gomme les différences entre chacune de ces femmes, ce qui conduit Marian Fowler à affirmer par la suite : « All of them became representative Canadians. These women are our fore-mothers » (11). Fowler considère Jameson comme une auteure canadienne (160, 169), alors que celle-ci ne demeura qu'un peu moins d'un an au Canada.

Françoise Le Jeune, qui s'intéresse à ces mêmes auteures, suggère que ces œuvres appartiennent à un sous-genre de l'autobiographie, qu'elle appelle « autobiographie coloniale au féminin » et dont elle récapitule ainsi les caractéristiques :

Nous avons conclu que ces ouvrages constituent bien des récits rétrospectifs en prose, mettant en relief des parcours de vie s'étalant entre l'arrivée dans la colonie et l'intégration de l'émigrante au nouveau pays. L'autobiographie met bien en valeur l'histoire d'une personnalité, celle de l'émigrante qui découvre ses capacités physiques et intellectuelles, insoupçonnées jusqu'alors, et qui met ses ressources à profit pour accomplir ce qu'elle appelle son devoir

colonial. [...] Tout en préservant leur attachement à la mère-patrie, les écrivaines admettent que leur pays d'adoption dont elles ont participé à la construction coloniale, mérite au même titre qu'elles son indépendance. Leur discours est politiquement post-colonial. (Le Jeune 2001, 139)

Le récit de Jameson ne rentre pas dans cette catégorie : son ouvrage ne se termine pas par son intégration au Canada : Jameson n'y est que de passage. Françoise Le Jeune distingue d'ailleurs *Winter Studies and Summer Rambles* des récits qu'elle étudie, soulignant comme nous le caractère transitoire du séjour de Jameson (Le Jeune 2001, 126).

Il est néanmoins intéressant de noter certaines correspondances entre les récits de ces émigrantes et celui de Jameson. Françoise Le Jeune insiste par exemple sur l'intérêt financier que représente l'écriture pour ces émigrantes dont l'installation est souvent difficile. Jameson était elle aussi dans une situation financière précaire, en raison de sa mésentente avec son mari, et elle comptait sur la vente de ses œuvres pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille après leur séparation. En outre, lorsque Le Jeune écrit que « [t]outes présentent l'émigration comme une mort suivie d'une seconde naissance » (129), on ne peut pas ne pas penser aux métaphores qui traversent *Winter Studies and Summer Rambles*, de la mort métaphorique à Niagara à la renaissance en terre indienne à la fin du récit.

C'est la structure de *Winter Studies and Summer Rambles* qui pose peut-être le plus question. Le récit débute et s'achève à Toronto et ne comprend donc pas la traversée d'Angleterre au Canada. Voilà qui peut paraître surprenant, dans la mesure où la traversée constituait une étape particulièrement dangereuse et, partant, captivante pour le lecteur des récits de voyage. Shirley Foster note justement le grand nombre de voyageurs qui consacrent de longues pages à ce stade de leur parcours :

The excitement of going to America began with embarkation at the port of departure, if not before [...], since the voyage itself was an intrinsic part of the adventure. It is perhaps because of this that most trans-Atlantic tourists spend longer than their European counterparts on describing how they got to their destination. A long sea voyage was a novelty, fraught with potential danger, and an appropriate introduction to much-anticipated new experience. (Foster 1990, 75)

Le passage sous silence de la poursuite des déplacements de Jameson au Québec, alors « Lower Canada », et sur la côte est américaine, après le retour à Toronto qui clôt

Winter Studies and Summer Rambles, est une deuxième source d'étonnement. Ce projet avait été élaboré dès juin 1837, comme l'atteste la lettre envoyée de Niagara à son père, dans laquelle elle détaille son parcours : « back to Toronto; thence, after rest, down the St. Lawrence to Montreal and Quebec and then by Boston to New York— and thence *Home* to you » (Erskine 1915, 154). Au demeurant, la référence à « *Home* », qui renvoie à l'Angleterre, rappelle que Jameson n'est que de passage au Canada et qu'elle ne s'y intègre pas comme les émigrantes.

Plusieurs dessins de Jameson illustrent pourtant ce voyage au Québec et aux États-Unis, ainsi que sa traversée de Portsmouth à New York. Les lettres envoyées à ses proches en Europe témoignent elles aussi de son voyage à l'aller, de Portsmouth à Toronto, en passant par New York, et de son voyage au retour par les États-Unis. Comment alors expliquer que le récit exclue ces événements ? Dans sa préface, Jameson livre quelques explications concernant ce choix narratif :

These notes were written in Upper Canada, but it will be seen that they have little reference to the politics or statistics of that unhappy and mismanaged, but most magnificent country. Subsequently I made a short tour through Lower Canada, just before the breaking out of the late revolt. Sir John Colborne, whose mind appeared to me cast in the antique mould of chivalrous honour, and whom I never heard mentioned in either province but with respect and veneration, was then occupied in preparing against the exigency which he afterwards met so effectively. I saw of course something of the state of feeling on both sides, but not enough to venture a word on the subject. Upper Canada appeared to me loyal in spirit, but resentful and repining under the sense of injury, and suffering from the total absence of all sympathy on the part of the English government with the condition, the wants, the feelings, the capabilities of the people and country. (2-3)

Se pourrait-il que Jameson ait choisi de ne pas inclure son passage au Québec pour éviter la polémique ? À l'époque de son séjour, Toronto est dirigé par une élite appelée par ses opposants « the Family Compact ». Formé de Loyalistes, ce groupe se distinguait par son conservatisme et son hostilité aux États-Unis. Les rébellions de 1837 mirent cependant fin à leur hégémonie. Le séjour de Jameson et la publication de son récit advinrent ainsi à un moment crucial de l'histoire canadienne, puisque leur chronologie coïncide avec une vague de rébellions, comme l'explique Françoise Le Jeune :

Anna Jameson arrived in Canada in the midst of a great political and ideological strife. 1836 and 1837 were years disrupted by public meetings and various rallies in the districts to gather Patriots and Reformers under the leadership of William Lyon Mackenzie, in order to oppose the Tory oligarchy that ruled the colony. Tensions reached a peak in August 1837 while Anna Jameson was away visiting the natives. Armed skirmishes provoked by Orangemen occurred wherever Mackenzie and his group of supporters gave public speeches. Death threats toward Mackenzie circulated in the Tory press. Uprisings also took place in Lower Canada in the first days of December 1837, when the British army attacked patriot strongholds. (Le Jeune 2012, 307)²

Le récit de Jameson parut ainsi à un moment propice, où la curiosité envers le Canada était à son comble, peu de temps avant la publication du rapport de Durham, *Report on the Affairs in North America* (1839), qui recommandait le *home rule* partiel pour les colonies canadiennes (Bunsted 2008, 56). Ce sujet était sans doute trop brûlant pour une femme, mais, en dépit de ce qu'elle affirme dans sa préface, elle émet bien cependant des jugements d'ordre politique, ne serait-ce ici qu'avec le choix des adjectifs « unhappy » et « mismanaged ».

Il nous semble par ailleurs que toutes nos hypothèses mettent en avant des stratégies commerciales, ce qui ne serait guère surprenant lorsqu'on sait la conscience aiguë que Jameson avait des marchés et la détresse financière dans laquelle elle se trouvait, ce qui justifiait son attention au moindre détail pour s'assurer du succès de ses œuvres (Johnston 1997). Elle écrit par exemple à Ottilie von Goethe, de Niagara, le 1^{er} juin 1837 : « On my return to England I *must work very hard*, I want money for my sisters, as well as you and I must get it somewhere » (Needler 1939, 93). On pourrait imaginer que Jameson n'inclut pas son parcours américain afin de ne pas entrer en concurrence avec les récits des personnalités littéraires publiés à la même époque (Thomas 1967, 125). Elle s'évita ainsi les perfidies de Frederick Marryat à l'endroit de Harriet Martineau³. En outre, elle offrait de cette façon aux lecteurs un sujet plus neuf, le

² Pour une analyse détaillée de la situation politique du Canada pendant le séjour de Jameson, voir Le Jeune 2012, p. 306-314.

³ « When I was at Boston, a gentleman of my acquaintance brought me Miss Martineau's work, and was excessively delighted when he pointed out to me two pages of fallacies, which he had told her with a grave face, and which she had duly recorded and printed » (Marryat 1839, 5). À l'inverse, Jameson, qui n'entraîna pas en concurrence directe avec Marryat, s'assura son aide, comme elle l'explique dans une lettre à sa mère de Philadelphie, le 6 décembre 1837 : « Captain Marryat, has put me up to some of the publishing tricks—and shewn me on paper what I ought to have. He even offered to negotiate for me. He

Canada, qui n'était souvent abordé dans les récits de voyage qu'en marge d'un voyage aux États-Unis. Françoise Le Jeune note en effet dans son ouvrage intitulé *How Canada is Described in the Writings of Nineteenth-Century Canadian Women* : « In November 1838, Anna Jameson was the first woman to devote an entire travelogue to the British colonial world » (Le Jeune 2012, 278). Du reste, le titre ne laisse aucun doute sur l'objet du voyage. Avec « in Canada », Jameson met l'accent sur son séjour prolongé au Canada, suggérant peut-être ainsi qu'elle détient une légitimité supérieure à celle d'un voyageur de passage :

[Jameson] criticized past travelogues in which their male authors had debated with great 'didacticism' on Upper Canadian politics which, according to her, would be a real conundrum to any English visitor who had only passed through Upper Canada. She on the contrary, had been confined in Toronto for the whole winter and spring, and she had been able to develop better observations and to derive knowledge about the colonial system from within, as the wife of the second-in-command in the colonial hierarchy in Toronto, the Attorney General. (Le Jeune 2012, 301)

Peut-être cherche-t-elle aussi à s'inscrire dans la vogue de la littérature coloniale (Le Jeune 2012, 252). Enfin, ainsi « délocalisée », on peut estimer que sa liberté d'expression est plus grande, ses liens avec la Grande-Bretagne n'étant pas affirmés par une traversée matérialisant la présence d'un pays d'origine⁴. Toutes ces hypothèses sont nécessairement limitées : il est vain de chercher à deviner les intentions de l'auteure. L'explication pourrait en outre être tout à fait pragmatique : Jameson a pu être malade pendant la traversée, ce qui pourrait expliquer qu'elle n'ait pas eu beaucoup à en dire. Si on ne peut prétendre deviner les *intentions* de l'auteure, l'on peut cependant se pencher sur les *effets*. Jameson ménage un entre-deux, comme le montre cet exemple où elle se réclame des deux postures, à la fois comme voyageuse et comme résidente temporaire : « this new world of ours in which I am now a traveller and a sojourner » (Jameson 1838, 293). *Winter Studies and Summer Rambles* est donc bien le récit d'une voyageuse au Canada, qui se présente certes parfois comme une

is a strange rough fellow but goodnatured and cute enough to match even a London bookseller. » (Erskine 1915, 159)

⁴« Writing about French Canada, Michel Biron (*L'Absence*) has pointed out that nineteenth-century authors were acutely aware of the geographical and cultural distance that separated them from their metropolitan models. Rather than feeling overwhelmed by this separation, they found that it afforded them some degree of freedom. » (Cabajsky 2014, 91)

résidente, mais dont le point de vue demeure résolument extérieur. Il reste à déterminer de quel voyage nous parlons et comment le caractériser, en particulier en ce qui concerne la deuxième partie du récit.

Cette deuxième partie, « Summer Rambles », se déploie sur quatre cent cinq pages, soit les deux tiers du récit, alors qu'elle ne couvre que deux mois du séjour d'un an de Jameson outre-Atlantique. Caractérisée par l'itinérance, elle a cristallisé l'intérêt des lecteurs, souvent au détriment de la première partie, commodément balayée d'un revers de la main⁵. Elle répond en effet davantage aux attentes des lecteurs concernant un récit de voyage, genre qui répond à des critères larges, eu égard en partie à ses évolutions au cours des siècles. Beaucoup renoncent d'ailleurs à le définir ou, faute de mieux, le définissent « négativement », énumérant tout ce qu'il n'est pas (Adams 1983, 280-281, Pasquali 1994, 127). Seuls quelques critères discriminants peuvent être retenus, comme Barbara Korte l'explique :

Even though the travelogue is a genre not easily demarcated, a basic understanding of its characteristic features has evolved over the centuries: accounts of travel depict a journey in its course of events and thus constitute narrative texts (usually composed in prose). They claim – and their readers believe – that the journey recorded actually took place, and that it is presented by the traveller him or herself. Within this basic frame of definition, accounts of travel manifest themselves in a broad formal spectrum, giving expression to a great variety of travel experience. (Korte 1996, 1)⁶

Les typologies de récits de voyage reposent sur une définition plus précise du dit voyage, comme exploration, expédition, ou circuit touristique, par exemple. Le voyage que Jameson fit dans la région des lacs pendant l'été, et qui est le seul dans le récit qui inclue un départ, des étapes et un retour, est fréquemment retenu par les critiques à l'exclusion du reste de son séjour, et occulte le reste de l'œuvre. La définition du récit étant liée à celle du voyage, nous allons tenter de le qualifier plus précisément.

Le voyage estival de Jameson pourrait s'apparenter à un « tour » ou circuit : son point de départ et son point d'arrivée coïncident à Toronto, et elle a planifié un itinéraire

⁵ Cette première partie a fait les frais des coupes effectuées lors des rééditions du récit, en 1852, du vivant de Jameson, puis en 1943 et 1965.

⁶ Jan Borm souligne des éléments similaires dans la définition qu'il propose : « any narrative characterized by a non-fiction dominant that relates (almost always) in the first person a journey or journeys that the reader supposes to have taken place in reality while assuming or presupposing that author, narrator and principal character are but one or identical » (Borm 2004, 17).

comprenant des lieux d'intérêt rendus désirables par les visites précédentes de voyageurs et leurs écrits. Elle emploie elle-même le terme « tour », et elle ne cache pas avoir établi son parcours en fonction de celui d'Alexander Henry, auteur de *Travels and Adventures in the Years 1760-1776* (1809) : « His book, which was lent to me at Toronto, struck me so much as to have had some influence in directing the course of my present tour » (Jameson 1838, 394). Mais c'est le terme de « rambles » que Jameson retient dans son titre pour qualifier ce périple estival. Il est vrai que « rambles » était une étiquette courante au XIX^e siècle pour les récits de voyage, comme le montre une consultation de *The English Catalogue: Books Published in Great Britain 1835-1863*⁷. Au demeurant, Charles Batten nous invite à la prudence concernant les titres de récits de voyage, qu'il juge parfois trompeurs :

Frequently [...] one of several virtually synonymous terms — like *travels*, *journey*, *voyage* or *tour* — appears somewhere in a title. While *travels* and *journey* carry no specific connotations, *voyage* usually describes a sea trip, and *tour* almost always narrates a trip during which the traveler completes a circuit, returning to the point from which he originally departed. Even so, travelers used these terms so often and in so many ways that they became interchangeable and hopelessly confused. (Batten 1978, 38)

Même si le vocabulaire relevant des modes de déplacement est interchangeable, le terme « rambles » retient notre attention car cette dénomination féconde en évocations met en évidence l'accidentel, l'improvisé, le vagabondage et la divagation, la figure libre plutôt que celle imposée par la préméditation du « tour », et rappelle la figure du promeneur, opposée à celle du touriste. Il semblerait donc que, dans le cas de « Summer Rambles », cette appellation soit à la fois trompeuse et révélatrice. Trompeuse, puisqu'elle ne correspond pas à la réalité du circuit organisé que Jameson réalisa. Révélatrice, car elle attire notre attention sur l'écart entre réalité et littérature, et par conséquent sur la mise en intrigue à l'œuvre dans le récit.

Jameson caractérise donc son mode de déplacement à la fois comme circuit et comme vagabondage, deux termes *a priori* antithétiques. Cette contradiction signale un écart entre la réalité historique du voyage de Jameson et son traitement narratif, par lequel le « tour » devient « ramble ». En effet, « [l]oin de se borner à l'enregistrement

⁷ Voir par exemple Lady Chatterton, *Rambles in the South of Ireland* (1839), anon, *Summer Rambles and Winter Amusements* (1840), J.C. Bidwill, *Rambles in New Zealand* (1841), Miles Pliny, *Norðurfari or Rambles in Iceland* (1854).

d'un périple, à la chronique de pérégrinations déjà constituées, le récit de voyage s'analyse comme un discours qui élabore à la fois le voyage et son récit », nous rappelle Jean Viviès (1999, 164). Transformé en vagabondage par l'écriture, le « tour » ne persiste dans le texte que sous la forme d'occurrences ponctuelles. Seul le voyage effectif de Jameson correspond véritablement à l'idée de « tour ». La mise en intrigue de son parcours dans le récit crée une autre image.

Le « tour », avec ses étapes planifiées, s'accommode mal du caractère aventureux que Jameson confère à son voyage : « Meantime I was alone – alone – on my way to that ultimate somewhere of which I knew nothing, with forests, and plains, and successive seas intervening » (Jameson 1838, 207). Hyperonymes et généralisation (« somewhere », « forests, and plains, and successive seas intervening ») sont employés pour mettre l'accent sur l'inconnu. L'expression « that ultimate somewhere » suggère qu'elle s'apprête à découvrir l'*ultima Thulé*, expression que Jameson emploie elle-même à la page précédente :

It seems that there is some chance of my reaching the Island of Michillimackinac, but of the Sault St. Marie I dare hardly think as yet – it looms in my imagination dimly descried in far space, a kind of Ultima Thule; yet the sight of Mrs. MacMurray seemed to give something definite to the vague hope which had been floating in my mind. (206)

Cette allusion à la « dernière des terres » contredit l'idée de « tour » qui suit un sentier tracé et battu par d'autres. Anna Jameson se présente ainsi comme une exploratrice, et non comme une touriste.

Le refus de la finalité évoqué par le vagabondage laisse une grande place à l'accidentel. Or, l'accidentel est inscrit au cœur de *Winter Studies and Summer Rambles*, qu'il s'agisse des circonstances de sa production, des déplacements de Jameson, ou des sujets abordés. Dès la préface, il est précisé que le livre est, pour ainsi dire, un accident de parcours : « This little book, the mere result of much thoughtful idleness and many an idle thought, has grown up insensibly out of an accidental promise » (1). Le vagabondage s'accompagne d'une divagation : non seulement la publication est présentée comme la conséquence d'une « promesse accidentelle », mais le récit est introduit dans la préface comme le fruit de pensées oisives, autrement dit sans but déclaré. Cette pratique intellectuelle erratique est mise au premier plan à

travers la conjonction du chiasme et du polyptote (« thoughtful idleness » / « idle thought »). Si cette remarque liminaire participe des stratégies habituelles mises en place par les auteures des XVIII^e et XIX^e siècles pour minimiser l'effet subversif de leur prise de parole, elle ouvre également la voie à toute une série d'accidents et d'imprévus, qui se situent tout à la fois sur le plan physique et sur le plan intellectuel.

Ainsi, les étapes de son voyage en terre inconnue sont soumises à des aléas, car l'itinéraire n'a pas encore été balisé par des prestataires de service comme Thomas Cook en Europe. Contrairement à ce qu'elle avait indiqué à son père dans la lettre datée du 21 juin 1837, elle séjourna chez le Colonel Talbot non pas un seul jour mais six⁸. À Détroit, malade, elle ne put embarquer comme prévu sur le bateau qu'elle avait choisi : « Here, where I expected all would go so well, everything goes wrong, and cross, and contrary » (353). La métaphore spatiale utilisée dans cet exemple (« go », « cross ») illustre particulièrement bien le caractère proprement « dé-routant », souligné par l'allitération en /k/ (« cross », « contrary ») qui matérialise l'obstacle, de ces événements. En outre, l'arrivée à Toronto est qualifiée d'accidentelle (« The wharf was utterly deserted, the arrival of the steam-boat being accidental and unexpected », 13), tout comme son parcours : « A steam-vessel, making a last trip, had called accidentally at the port, and was just going off; the paddles were actually in motion as I and my baggage together were hurried – almost *flung* – on board » (12). À titre de comparaison, on peut lire la lettre à Otilie von Goethe dans laquelle le même événement est relaté de façon beaucoup plus factuelle : « Next morning (the 13th) we got to the town of Niagara in one of the country carts and arrived just in time to cross the lake in a steam boat, the distance being 36 miles » (Needler 1939, 69). Le récit place Jameson au centre de la scène, où elle demeure seule par le biais du pronom « I », tandis que l'échange épistolaire donne à voir un « we » plus réaliste ; le « just in time » de la lettre, auquel correspond sans doute une réelle précipitation, est remplacé dans le récit par une multitude de marqueurs qui expriment le caractère fortuit des événements : « last », « accidentally », « just », « actually », « hurried ».

⁸ « Port Talbot where I shall spend a day with Colonel Talbot of Malahide » (B. Erskine (éd.), *Anna Jameson: Letters and Friendships (1812-1860)*, Londres, T. Fisher Unwin, 1915, p. 154); « It was not till the sixth day of my sojourn at Port Talbot that the good colonel could be persuaded to allow of my departure » (306).

Les éléments « dé-routants » que nous évoquons sont donc aussi « détournants », écrits de sorte qu'ils défont le « tour » dans le récit. L'invention à l'œuvre dans le récit de voyage, ainsi que la subjectivité du voyageur qui s'affirme de plus en plus au XIX^e siècle, s'expriment ici dans la personnalisation du « tour », dans son individualisation par l'écriture qui le transforme en « rambles ». Le voyage effectif de Jameson dans la région des lacs peut être qualifié de circuit d'agrément, mais il est reconfiguré dans le récit comme un vagabondage. La plurivocité du terme anglais « rambles » nous suggère de le considérer comme la figure constitutive de l'œuvre entière.

Pour traduire « rambles », nous suggérons les termes « vagabondage » et « divagation ». Tous deux viennent du latin *vagari* et signifient l'errance, à la fois physique, intellectuelle et mentale. Le terme « ramble » est ainsi d'autant plus fécond pour notre analyse qu'il peut s'appliquer, outre au déplacement physique, au déplacement mental et en particulier au mode d'expression et, par conséquent, à l'œuvre entière de Jameson et non à sa deuxième partie uniquement. L'*Oxford English Dictionary* livre la définition suivante : « With reference to mental pursuits or studies: to contemplate in an unsystematic manner, often without a definite aim; to wander, to digress »⁹. La première partie, « Winter Studies », se présente comme une divagation littéraire par laquelle Jameson aborde de nombreux sujets, au gré de ses envies et au fil de sa plume. Le commentaire daté du 16 mars 1837 illustre une des applications possibles du concept à un contexte d'étude littéraire, même si le terme « ramble » n'est pas utilisé : « I was idle to-day, instead of going on regularly with my book, I turned over the leaves, and dwelt upon passages here and there, as people, when they are nice and not hungry, capriciously pick out tit-bits » (134). Le déplacement capricieux s'applique ici à la lecture, dont les propriétés nutritives sont mises en valeur par la traditionnelle métaphore alimentaire (« hungry », « pick out tit-bits »). Ce mouvement non motivé, semblable à une ligne sinueuse ou en pointillés, nourrit l'esprit aussi bien que la ligne droite (« instead of going on *regularly* with my book »), voire mieux, puisqu'il favorise l'enrichissement de l'esprit sans répondre à une nécessité biologique (« not hungry »). Il se démarque de la conception habituelle de la lecture des femmes et revêt un caractère positif, tout en préservant la liberté de la lectrice.

9 « Ramble, v. » 1. a). Oxford English Dictionary.

Un autre extrait semble suggérer que plus encore qu'une cohabitation, c'est d'une corrélation étroite qu'il s'agit entre la réalisation du sens propre et du sens figuré de « ramble ». Cette superposition de modes de déplacement aléatoire, physique et mental, est soulignée par le rapprochement que Jameson opère entre deux mots :

Of the four days in which I have gone wandering and wondering up and down, let me now tell you something – *all* I cannot tell you; for the information I have gained, and the reflections and feelings which have passed through my mind would fill a volume – and I have little time for scribbling. (294)

Le rapprochement lexical entre « wander » et « wonder », facilité et exacerbé par l'allitération et par l'euphonie, est certes loin d'être original. Synonyme de « ramble », « wander » peut également s'employer au sens figuré (il est alors synonyme de digresser), et est couramment suivi de la locution « up and down », comme c'est le cas ici. Néanmoins, les deux collocations, « wandering and wondering » et « wandering up and down » fusionnent. L'imbrication des expressions suscite un transfert de « up and down », qui signifie le va-et-vient, l'irrégularité ou la versatilité, sur « wonder » qui ne porte normalement pas le sens de mouvement aléatoire, mais seulement d'émerveillement et de curiosité. Chez Jameson, l'émerveillement devient antonyme de fixité, transformé par la proximité du mot « wander » et par l'apposition de la locution « up and down » qui, signifiant « here and there », montre que Jameson est partout à la fois, et qu'elle refuse l'assignation à résidence, aussi bien physique qu'intellectuelle. Il est intéressant de noter que « up and down » s'emploie également au sens figuré, notamment lorsqu'il s'agit de parcourir un livre et que cet emploi se trouve sous la plume de Jameson (« There are passages scattered up and down the book », 149). On pourrait donc suggérer que le vagabondage et la divagation rythment l'intégralité du récit et structurent aussi bien la première partie que la seconde.

Il ne fait plus aucun doute que *Winter Studies and Summer Rambles* est bien un récit de voyage, même si son auteure cherche parfois à brouiller les pistes et à se dépeindre en pionnière. Le voyage y est en effet incessant : d'abord physique, il transporte l'auteure au Canada, et même si ce trajet n'est pas incorporé au récit, ses effets – le statut d'étrangère de la narratrice – sont à maintes reprises mentionnés ; ensuite intellectuel, notamment dans « Winter Studies », lorsque Jameson navigue d'une œuvre

littéraire à une autre, d'exégèse en commentaire de représentation théâtrale ; enfin littéraire, dans la première comme dans la seconde partie, par l'intertextualité constante du récit avec ses prédécesseurs. Ainsi, le terme « rambles », présent dans le titre du récit, offre une clef pour le *comprendre* (au double de sens de *l'interpréter* et de le *contenir*) dans son ensemble¹⁰. Ce vagabondage doublé de divagations est une très belle illustration de la complexité, comme de la richesse, du récit de voyage en tant que genre. Le récit est ce viatique qui permet à Jameson de transformer le voyage forcé et subi en entreprise délibérée dont elle se fait l'agente.

Bibliographie

- ADAMS, Percy G. *Travel Literature and the Evolution of the Novel*. Lexington: University Press of Kentucky, 1983.
- BATTEN, Charles. *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*. Berkeley-Los Angeles: University of California Press, 1978.
- BORM, Jan. « Defining Travel: On the Travel Book, Travel Writing and Terminology » in Glenn Hooper et Tim Youngs (dir.), *Perspectives on Travel Writing*. Aldershot: Ashgate, 2004, 13-26.
- BUNSTED, J. M. « The Consolidation of British North America, 1783-1860 » in Phillip Bruckner (dir.), *Canada and the British Empire*. Oxford: OUP, 2008, 43-65.
- CABAJSKY, Andrea. « *Lady Audley's Secret* versus *The Abbot*: Reconsidering the Form of Canadian Historical Fiction through the Content of Library Catalogues » in Janice Fiamengo (dir.), *Home Ground and Foreign Territory. Essays on Early Canadian Literature*. Ottawa: University of Ottawa Press, 2014, 89-113.
- ERSKINE, Beatrice Steuart (éd.). *Anna Jameson: Letters and Friendships (1812-1860)*. Londres: T. Fisher Unwin, 1915.
- FORTUNATI, Vita, Rita MONTICELLI et Maurizio ASCARI. « Introduction » in Vita Fortunati, Rita Monticelli et Maurizio Ascari (dir.), *Travel Writing and the Female Imaginary*. Bologne: Patron Editore, 2001, 5-16.
- FOSTER, Shirley. *Across New Worlds: Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*. Londres: Harvester Wheatsheaf, 1990.
- FOWLER, Marian. *The Embroidered Tent: Five Gentlewomen in Early Canada: Elizabeth Simcoe, Catharine Parr Traill, Susanna Moodie, Anna Jameson, Lady Dufferin*. Toronto: Anansi, 1982.

¹⁰ C'est d'ailleurs la version intégrale restaurée que Cambridge University Press a rééditée en 2011.

- JAMESON, Anna. *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* (1838). Toronto : McClelland & Stewart: The New Canadian Library, 2008.
- *Sketches in Canada and Rambles among the Red Men*. Londres : Longman, Brown, Green, and Longmans, 1852.
- *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*. Textes sélectionnés et présentés par James J. Talman et Elsie McLeod Murray (éd.). Toronto : Nelson, 1943.
- *Winter Studies and Summer Rambles in Canada: Selections*. Textes sélectionnés et présentés par Clara Thomas. Toronto: McClelland & Stewart, 1965.
- JOHNSTON, Judith. *Anna Jameson: Victorian, Feminist, Woman of Letters*. Aldershot: Scolar Press, 1997.
- KORTE, Barbara. *English Travel Writing: From Pilgrimages to Postcolonial Explorations* (1996). Traduit de l'allemand par Catherine Matthias. New York: St Martin's Press / Palgrave, 2000.
- LE JEUNE, Françoise. « L'Autobiographie coloniale au féminin : une tentative de définition du genre à travers les premiers écrits publiés des émigrantes britanniques au Canada » in G. Castro et M.-L. Paoli. *Écritures de femmes et autobiographie*. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2001, 119-142.
- *How Canada is Described in the Writings of Nineteenth-Century Canadian Women: The Feminine Experience in the Margins of the British Empire*. Lewiston: Edwin Mellen Press, 2012.
- LOW, Sampson. *The English Catalogue: Books Published in Great Britain 1835-1863, and the principal books imported from the United States of America*. Londres: S. Low, Son, and Marston, 1864.
- MARRYAT, Frederick. *Diary in America, with Remarks on its Institutions*. New York: WM. H. Colyer, 1839.
- NEEDLER, George Henry (éd.). *Letters of Anna Jameson to Otilie von Goethe*. Londres : Oxford University Press, 1939.
- PASQUALI, Adrien. *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyage*. Paris : Klincksieck, 1994.
- THOMAS, Clara. *Love and Work Enough: The Life of Anna Jameson*. Toronto: University of Toronto Press, 1967.
- VIVIES, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle. De l'inventaire à l'invention*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1999.